

Saison Vidéo 2011

Alexandra David

Bienvenue sur le folie express, 2009, 7 mn 14

Réalisée dans le cadre de la résidence d'artiste et de *Bientôt une nouvelle exposition* avec Sophie Usunier à la maison de retraite "Notre Maison" à Nancy, avec le soutien du Frac Lorraine, de l'AMMR et de la ville de Nancy.

Produced as part of the artist's residency and the exhibition *Soon a new show* with Sophie Usunier at the "Notre Maison" old people's home in Nancy, with the backing of the FRAC Lorraine, the AMMR and the city of Nancy.



La vidéo démarre par un descriptif des nuits à la maison de retraite "Notre Maison" à Nancy. La nuit inquiète. Les repères se perdent, la vie s'égare. Cette vidéo est l'histoire de mon séjour à "Notre Maison". Je me suis attachée au ressenti de cet environnement particulier qu'est une maison de retraite, à la manière dont on se laisse gagner par le rythme des habitants, et plus encore par leur mode de pensée et de fonctionnement qui n'est pas toujours de tout repos. Les moments d'incohérence sont le résultat du temps prolongé dans ce lieu où toute personne saine d'esprit (ou pas) finit par perdre ses repères. La vidéo a été tournée à la lumière d'une lampe de poche, la même qui me servait lorsque je déambulais quotidiennement la nuit dans les couloirs. AD

The video starts with a background description of nights at the "Notre Maison" old people's home in Nancy. The night is disconcerting. Landmarks are lost, life goes astray. This video is the story of my stay at "Notre Maison". I became attached to what I felt about that specific environment represented by a retirement home, by the way you become overtaken by the rhythm of the inhabitants, and even more by their way of thinking and operating, which is not always the most restful. Moments of incoherence are the outcome of the extended time in that place where any sane person (or otherwise) ends up losing their references. The video was shot by flashlight, the same one I used when I walked every night along those corridors. AD

Entretien



Un rapport étrange au corps

Mo Gourmelon : On se souvient de *A feeling of today*, 2007, (projetée dans le programme *Les Climats*, Saison Vidéo 2008) qui, partant de vos expériences personnelles, retranscrivait à partir de vos dessins et de votre voix, une sorte de cartographie des liaisons amoureuses à l'ère d'Internet. Le procédé est identique pour *Bienvenue sur le folie express*, on entend votre voix tandis que des dessins rendent compte avec beaucoup de distanciation et d'humour de votre expérience d'une résidence d'artiste dans une maison de retraite à Nancy, "Notre Maison". Quelles sont les circonstances de cette résidence et les motifs qui vous ont incitée à l'accepter ? Si les expériences amoureuses sont assez communes et partagées, vouloir considérer la vieillesse et encore plus sa décrépitude est a priori moins engageant...

Alexandra David : C'est effectivement une résidence qui a eu lieu dans des circonstances un peu particulières. Le Directeur de "Notre Maison", Monsieur L'Huillier, réfléchissait déjà depuis un moment à faire intervenir des artistes dans sa maison de retraite. Il nous a donc contactées, Sophie Usunier et moi-même, en nous faisant une demande très précise. Il souhaitait avoir un regard extérieur sur "Notre Maison", un regard qui serait indépendant de celui du corps médical, des familles et des personnes impliquées avec les résidents. C'est une démarche rare venant d'un directeur de maison de retraite. Nous avons trouvé la proposition stimulante. J'ai également perçu cette invitation comme une opportunité de travailler avec Sophie (dont j'aime beaucoup le travail et la personnalité) et comme la possibilité d'une expérience forte qui ne pouvait que nourrir mon travail. Se retrouver en immersion totale dans un environnement qui contient tout ce que nous tentons de fuir en permanence, et prendre le risque de ne pas en sortir indemne, c'était excitant.

MG : En effet le directeur a eu une attitude singulière. Souvent le statut de l'artiste invité n'est pas très clair et on lui demande de mettre en place - plus ou moins implicitement - des démarches participatives, qui ne sont pas toujours très réussies.

AD : Dans notre cas, le directeur a été très clair sur ce point. Il ne souhaitait surtout pas que l'on confonde notre présence et notre travail



Saison Vidéo 2011

avec de l'animation. Notre simple présence bouleversait le quotidien de la maison de retraite et posait question. Je pense que c'est le but qu'il cherchait. Il n'a donné aucune raison à notre présence, juste le fait que nous soyions artistes et que nous allions vivre dans "Notre Maison" pendant un mois et demi en tant que résidentes. Lorsqu'on lui posait la question : à savoir ce que nous allions faire en tant qu'artistes ; il répondait de façon évasive qu'il n'en savait rien, qu'il ne savait pas non plus si nous allions produire quelque chose, que les artistes aujourd'hui ne fabriquaient pas toujours des formes. Cette situation de doute surprenait mais elle était en même temps rassurante. Comme si le fait de ne pas savoir ce qui allait se passer n'avait aucune gravité. De toute façon, en ce qui me concerne, la demande d'une démarche participative aurait été un risque. J'aurais été tentée de contourner cette contrainte pour faire un travail qui interroge cette notion.

MG : Comment avez-vous abordé ce contexte ? Avez-vous travaillé en même temps que Sophie Usunier ? On sent chez vous une volonté de dédramatisation ? Pourquoi ce choix de la lampe de poche ?

AD : J'ai abordé ce contexte en me posant la question de ma propre vieillesse. Ce qui était au départ assez angoissant. C'est ce qui m'a poussée à vouloir vivre, autant que possible, ce que je vais devenir. J'ai donc partagé les mêmes repas que les résidents, tenté de suivre leurs horaires, activités et de vivre leurs nuits. L'expérience était une performance que j'ai volontairement choisi de traiter hors d'un pathos facile. Je cherchais à m'éloigner de l'image brutale que l'on peut avoir de ce type de lieu et de la vieillesse qui, à mon avis, ne fait que nourrir le culte de la jeunesse, voire du jeunisme, dont nous sommes déjà bien assez infectés. Dédramatiser dans mon travail, c'est aussi désamorcer. Cela a pour fonction de créer un déplacement du regard et des habitudes. J'ai également tenté de m'éloigner du documentaire sociologique ou d'une position de savante, ce qui m'a permis de créer un recul entre ce que je sais d'une maison de retraite, de la vieillesse, et ce que j'ai pu expérimenter et voir réellement. À partir de cet instant, la démence par exemple, devient, non plus l'expression d'une pathologie dégénérative, mais une source de création dont le discours n'est pas si éloigné du langage du théâtre de l'absurde, et les actes similaires à ceux d'une performance artistique. J'ai d'ailleurs utilisé la vidéo comme un outil de pensée, non d'expression, mais bien de pensée

et précisément de pensée non linéaire mais faite d'extrapolations, un peu comme lorsque l'on navigue d'une idée à une autre sur Internet. Il y a bien une idée de départ mais qui se perd un peu au fur et à mesure. C'est ce qui me permet de raconter mon expérience dans la maison de retraite en parlant autant de ce qui s'y passe que de ce que j'imagine. Tout cela avec une distanciation ironique à la fois du lieu, des gens et de moi-même. La lampe de poche a un peu la même fonction que l'histoire dans la vidéo. J'ai laissé le vécu décider de la forme. Les résidents sont couchés très tôt et dorment souvent la porte ouverte. Nous évitions avec Sophie Usunier de les déranger en allumant les lumières des couloirs, d'où la lampe de poche. J'ai aussi choisi la nuit parce que c'est un des moments les plus difficiles, les résidents en s'endormant ne sont jamais sûrs de se réveiller. D'ailleurs, heureusement que nous étions en résidence ensemble avec Sophie. Je n'aurais jamais pu dormir seule la nuit dans la chambre alors que j'entendais les cris angoissés et répétitifs d'une dame au troisième.

MG : À propos de démence, vous déclarez : "On parle beaucoup de démence ici. Démence, Démence, Démon ramène ta sœur ici ! On devrait quand même pas autant en parler. C'est quand même la sœur de celui dont on ne prononce pas le nom. Ça c'est moi en démence. Je me trouve assez sexy". Vous vous en sortez bien finalement !

AD : Oui ! Même si j'ai été immergée totalement en tant que résidente, il reste le fait que c'est temporaire, que je ne suis pas encore vieille et dépendante. Puis c'est toujours une posture d'artiste où le but est d'arriver à mettre une certaine distance de façon à offrir un regard critique. C'est ce que j'ai voulu faire avec la démence. C'est un mot qui est traité comme l'église aurait traité le démon. Les sonorités des deux mots sont d'ailleurs assez proches. Même dans le langage courant nous préférons parler d'Alzheimer plutôt que de démence. Je me moque de ce mot tabou dans une maison de retraite. Quasiment tout le monde est atteint d'une certaine forme de démence mais on ne peut pas utiliser ce mot pour en parler. Dans l'environnement de la maison de retraite, la démence est la pathologie qui m'a le plus stimulée et déroutée. C'est difficile de savoir quand le discours ou les actions





Saison Vidéo 2011

de la personne en face sont liés à la démence ; moi-même je me suis souvent trompée. Sans compter qu'en dehors de ce contexte, cela aurait pu être de l'art ou de la performance. Puis, si l'on considère la réalité comme un consensus commun sur lequel nous nous sommes inconsciemment mis d'accord en tant qu'humains pour faciliter la communication, alors la réalité d'une personne atteinte de démence n'est au final qu'un point de vue qui nous est étranger. Les écouter c'est un peu comme se retrouver en face d'un chaman ou d'un médium qui vous donne des bribes de phrases qu'il vous faut interpréter. Ça a toujours du sens, même si on met du temps à le trouver. L'ensemble de l'expérience était effectivement positif. Ce dont nous avons pu rendre compte par une exposition, dans la maison de retraite même, où les résidents pouvaient avoir accès aux pièces que nous avons réalisées. C'est difficile de savoir réellement comment les résidents atteints de démence ont perçu nos pièces mais c'était intéressant de voir concrètement et réellement qu'une exposition de ce type pouvait créer des croisements au niveau des publics. Dans ce cas, c'était aussi

l'occasion d'ouvrir ce lieu qui ne nous renvoie rien d'accueillant à un public qui n'y serait jamais venu autrement. Puis, bien que nous n'ayons pas réalisé toutes nos pièces en commun avec Sophie, l'expérience a créé un fil directeur dans l'exposition, qui je pense, laissait transparaître notre soutien mutuel.

MG : Vous avez aussi recours à la digression à propos du terme "Personnalité" ou de la "personne alitée"...

AD : Les confusions et les non-sens sont nourrissants pour l'imaginaire. Cela devient un jeu qui décale la réalité de ce que l'on voit, à ce que l'on comprend. C'est un peu comme se mettre dans la peau d'un résident atteint de démence. Tout a du sens. Le contexte est juste un peu confus. Je me rappelle une dame qui tous les matins me parlait du soleil éblouissant. Effectivement, les lumières de son couloir étaient très vives. La remarque était juste, mais le contexte décalé. Dans le cas des personnalités/personnes



Saison Vidéo 2011

alitées ; j'ai trouvé que cela créait un rapprochement qui avait du sens. Une personnalité et la personne alitée reçoivent toutes deux une attention particulière. C'était également une façon de souligner mon attachement aux résidents. Ce sont de vraies personnalités, avec des histoires et des comportements qui vous surprennent quotidiennement. Nous avons ainsi appris une nuit, grâce aux insomnies de notre voisine de palier, comment se faisait le champagne de contrebande dans les sous-sols de "Notre Maison".

MG : Il y a donc ce parti pris de se mettre à la place de, jusqu'à dormir dans la maison de retraite, c'est-à-dire partager l'un des moments les plus angoissants - ce qui semble particulièrement téméraire - au lieu d'être de passage. Est-ce la raison pour laquelle vous déclarez en voix off : "J'ai quand même développé un rapport étrange au corps ici." ? Formule percutante.

AD : La différence entre une résidence où l'on rentre chez soi le soir, et une où l'on est en immersion totale, c'est que la première permet de se changer les idées alors que la seconde ne permet aucune échappatoire. Je pense que si nous avions été de passage, il y aurait eu moins de tensions alors que c'est précisément, à mon avis, le moment où les choses deviennent intéressantes. Nous avons tenu un blog quotidiennement lors de notre séjour qui rend bien compte de cela. L'énervement, la fatigue, l'enfermement déclenchent un état proche de la folie qui permet de comprendre autant physiquement que mentalement ce qui traverse les résidents. Le corps pose effectivement beaucoup question dans une maison de retraite. À force de garder les gens en vie par tous les moyens médicaux possibles cela engendre inévitablement un environnement où la vision du corps qui dégénère est très présente. Au départ cela m'a atteint inconsciemment. Puis je me suis rendue compte que j'achetais non plus de la crème pour le visage mais de la crème anti-ride. La moindre remarque (même pour plaisanter) qui pouvait faire référence à mon corps m'atteignait. L'environnement de malades me rendait aussi un peu hypocondriaque. Une maison de retraite médicalisée vous renvoie toujours à quelque chose du malade, même lorsque tout est fait esthétiquement pour aller à l'encontre. C'est psychologique, nous ne pouvons nous

cachez le fait que l'on s'y trouve parce qu'on ne peut plus se débrouiller seul et que c'est la dernière étape avant la mort. Mais cette affection sur mon corps m'a surtout permis de questionner les normalités et anormalités dont notre société s'est accommodée par rapport au corps vieillissant. Une "bimbo mature" (argot pour parler d'une femme d'un certain âge ayant subi pas mal d'interventions chirurgicales) est parfois considérée plus acceptable qu'une personne ridée dont le corps raconte la vie. Je me demande par conséquent, où le rapport au corps est le plus étrange. Si c'est dans une maison de retraite ou sous le bistouri de la chirurgie esthétique. Lorsque j'évoque le corps dans la vidéo c'est pour amener par diverses expériences indirectement à cette réflexion.

